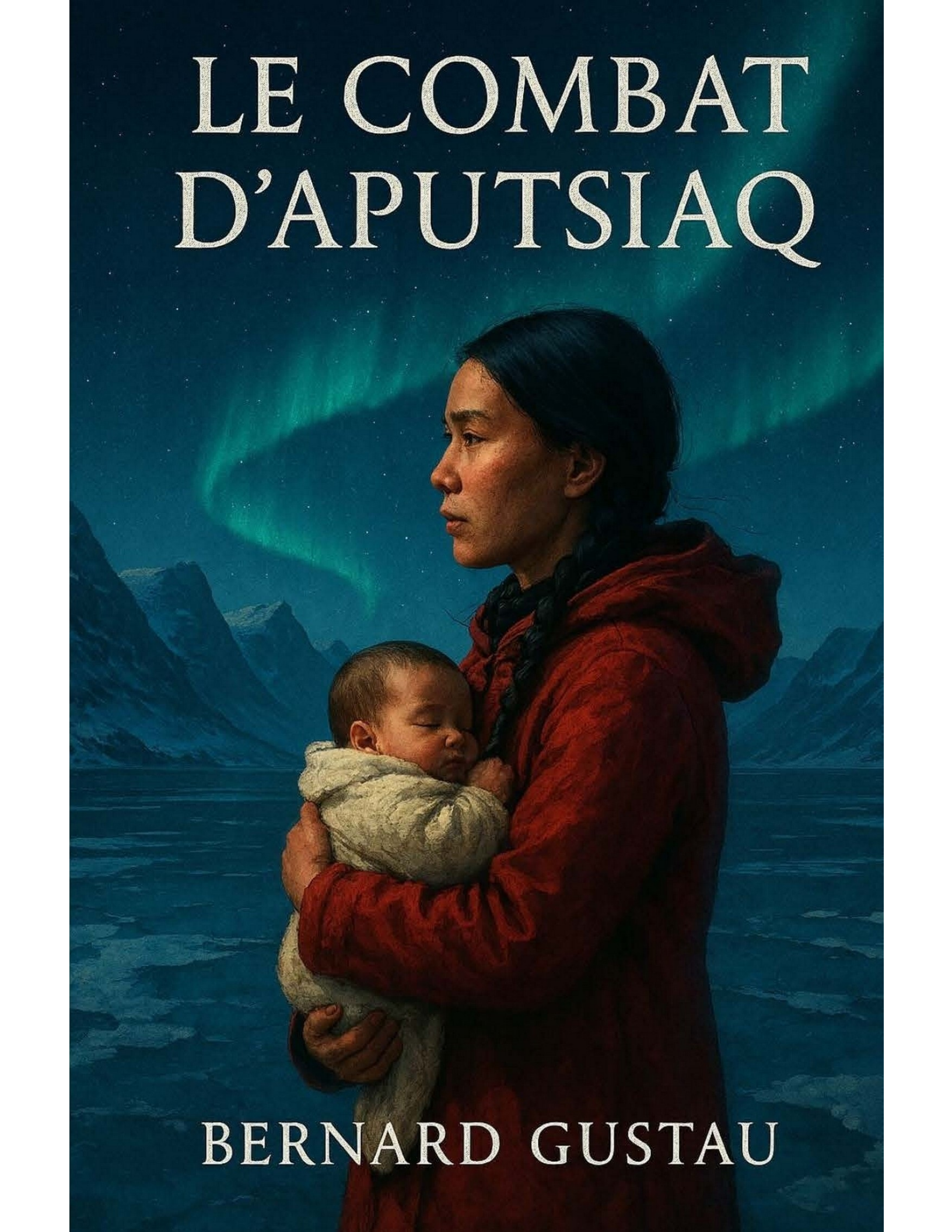


LE COMBAT D'APUTSIAQ

A detailed oil painting of a woman in a red parka holding a sleeping baby wrapped in a white blanket. They are standing in a snowy, mountainous landscape under a night sky with a vibrant green aurora borealis. The woman has a somber expression, looking off to the side.

BERNARD GUSTAU

Bernard Gustau

Le Combat d'Aputsiaq

© Bernard Gustau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9571-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Chapitre 1 : « Les Racines du Vent » (Mars 2024)



La vie à Nuuk

Le vent du nord siffle à travers les baraquements colorés de Qinngorput, transportant avec lui l'odeur salée du fjord et les promesses incertaines de mars. Aputsiaq ajuste son anorak contre la morsure du froid et serre plus fort la main de sa fille Siku, qui sautille à ses côtés en fredonnant une mélodie traditionnelle que sa grand-mère lui a apprise.

Siku pointe du doigt vers le fjord où dansent les icebergs, leurs flancs bleus scintillant sous la lumière arctique :

— *Anaana*, regarde ! Il y en a un qui ressemble à un phoque !

Aputsiaq sourit, ses traits se plissant aux coins des yeux selon cette expression typiquement groenlandaise qui dit plus que mille mots. Elle lève légèrement les sourcils - ce petit geste traditionnel qui signifie à la fois « oui, je vois », et « comme tu as raison ». Dans sa culture, les mots ne sont pas toujours nécessaires ; le langage des corps, des expressions, porte en lui des siècles de sagesse arctique.

Elle répond dans leur langue maternelle, caressant les cheveux noirs de sa fille qui dansent au vent.

— *Aap*, Siku. *Mamaq*

Elles remontent le sentier vers leur petit appartement, l'une des centaines de boîtes colorées qui composent ce quartier de Nuuk où vivent ceux qui n'ont pas les moyens de s'installer dans le centre-ville. Depuis trois ans, depuis la mort de son conjoint Malik dans un accident de bateau, Aputsiaq élève seule Siku dans ces cinquante mètres carrés qui constituent leur univers.

L'appartement sent l'*amassat*, ce poisson fermenté qui sèche suspendu près de la fenêtre. Sur la petite table, les restes du petit-déjeuner : du pain danois importé, du beurre qui coûte une fortune, et cette confiture de *paurngait*, les petites baies noires de l'Arctique, qu'Aputsiaq a préparée l'été dernier selon la recette de sa mère.

Se dirigeant vers le petit réfrigérateur où trônent quelques boîtes de conserve danoises et un morceau de phoque que leur a donné Nukka, la voisine dont le mari chasse encore, Siku dit en groenlandais :

— *Anaana*, j'ai faim,

Aputsiaq répond avec tendresse et en utilisant ce terme tendre qui signifie “ma chérie” en groenlandais :

— Attends, *Angijug*.

Elle ouvre le petit placard où elle garde ses économies - quelques billets de couronnes danoises soigneusement pliés dans une boîte de thé. Quarante-trois couronnes. C'est tout ce qui reste jusqu'à son prochain travail de guide touristique, si les bateaux de croisière arrivent cette semaine comme prévu.

Le travail de guide lui plaît. Elle aime raconter aux visiteurs l'histoire de son peuple, expliquer pourquoi ils chassent encore le phoque malgré les critiques du monde extérieur, leur montrer comment ses ancêtres survivaient dans cet environnement impitoyable depuis des millénaires. Mais les touristes se font rares en mars, et même quand ils viennent, la concurrence est rude parmi les guides de Nuuk.

Le courrier de ce matin traîne encore sur la table. Aputsiaq évite de le regarder, mais Siku, curieuse comme tous les enfants de trois ans, s'en empare.

Le courrier municipal

— Qu'est-ce que c'est, *Anaana* ?

Aputsiaq prend la lettre avec des gestes lents, reconnaissant l'en-tête de la municipalité de Nuuk. Ses mains tremblent légèrement, pas à cause du froid, mais de cette peur sourde qui l'étreint depuis qu'elle a vu l'enveloppe officielle dans sa boîte aux lettres ce matin.

Elle déchire l'enveloppe et lit le contenu en danois, langue qu'elle maîtrise correctement mais qui reste pour elle celle de l'administration, celle du pouvoir, pas celle du cœur. Les mots dansent devant ses yeux : “*opsigelse... ophør af lejekontrakt... 30 dage...*”

Résiliation. Fin du contrat de location. Trente jours.

— Qu'est-ce qui se passe, *Anaana* ?

Siku tire sur son pantalon, sentant instinctivement la tension qui envahit sa mère.

Aputsiaq s'accroupit à la hauteur de sa fille, cherchant les mots justes. Comment expliquer à une enfant de trois ans qu'elles vont perdre leur maison ? Comment lui dire qu'elles rejoignent les centaines de familles groenlandaises sur les listes d'attente pour un logement social, avec parfois plus de dix ans d'attente ?

— On va peut-être déménager, *Angijuq*. Comme une aventure.

Siku frappe dans ses mains, excitée par l'idée. L'innocence de l'enfance, cette capacité à voir l'aventure là où les adultes ne voient que l'incertitude.

Aputsiaq relit la lettre. La raison invoquée est simple : rénovation du bâtiment. Mais elle connaît la vérité que tout le monde murmure à Nuuk : les logements sociaux sont transformés en appartements plus rentables pour les travailleurs danois qui affluent sur l'île. Les Groenlandais locaux sont progressivement poussés vers la périphérie, ou pire, vers l'errance.

Elle pense à Pilutaq, sa cousine qui a fini par dormir dans sa voiture l'hiver dernier après avoir perdu son logement. Pilutaq fait maintenant partie de ces cent cinquante personnes ouvertement sans-abri à Nuuk, dormant dans des abris de fortune quand la température descend sous les moins vingt degrés.

Le téléphone sonne. Aputsiaq décroche. C'est Laila, une connaissance qui travaille pour l'association d'aide aux familles inuites.

— *Aluu*, Aputsiaq. J'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser. Tu sais que le gouvernement danois a un programme d'aide à l'emploi pour les Groenlandais qui veulent travailler au Danemark ?

Aputsiaq fronce les sourcils. Elle connaît ces programmes, ces initiatives danoises qui promettent une vie meilleure au Danemark pour les Groenlandais en difficulté. Sa propre sœur Nukkaannguaq est partie ainsi il y a cinq ans. Elles s'écrivent parfois, mais Nukkaannguaq ne parle jamais de revenir.

Elle demande tout en observant Siku qui joue avec ses petites figurines de phoques en bois sculpté.

— Quel genre de travail ?

— Femme de ménage dans un hôpital de Thisted. Le logement est fourni, et ils organisent même le transport. Le salaire est correct selon les standards danois, largement supérieur à ce que tu peux gagner ici.

Aputsiaq ferme les yeux. Le Danemark. Ce pays qu'on leur présente depuis l'enfance comme la mère patrie, mais qui reste pour elle un univers étranger, froid d'une autre manière que leur Arctique natal. Un endroit où sa peau basanée, ses pommettes hautes, ses yeux légèrement bridés la désignent immédiatement comme "autre".

— Il faut répondre quand ?

— La semaine prochaine au plus tard. Ils cherchent quelqu'un qui peut commencer en avril.

Après avoir raccroché, elle reste immobile au centre de son petit salon. Par la fenêtre, elle voit le fjord qui s'étend à l'infini, ces eaux noires où nagent les baleines et les phoques, où son peuple a puisé sa subsistance pendant des millénaires. Elle voit les montagnes qui changent de couleur selon l'heure, passant du bleu profond au rouge sang au moment du coucher de soleil. Elle voit sa vie, celle de ses ancêtres, inscrite dans ce paysage.

— *Anaana*, j'ai envie de faire pipi.

Aputsiaq accompagne Siku aux toilettes, l'aide à remonter son pantalon. Dans le petit miroir de la salle de bain, elle croise son propre regard. À vingt-huit ans, elle porte déjà les marques de trois années de veuvage, de débrouillardise

quotidienne, de cette fatigue particulière des mères célibataires. Ses cheveux noirs, qu'elle porte toujours tressés selon la tradition, commencent à montrer quelques fils argentés.

Son reflet lui renvoie aussi l'image de sa mère, Paninnguaq, morte trop jeune d'un cancer que les médecins de Nuuk n'avaient pas su diagnostiquer à temps. Sa mère qui lui répétait toujours : “*Inuusuttut inuunerit*” – “Vis selon tes propres termes.” Mais comment vivre selon ses propres termes quand ces termes sont dictés par la nécessité ?

La matinée s'étire lentement. Aputsiaq fait réchauffer de la soupe pour le déjeuner, pas le *suaasat* traditionnel fait avec du phoque ou du renne, mais une soupe de légumes en conserve achetée au supermarché danois de Nuuk. Les vrais ingrédients traditionnels coûtent désormais plus cher que la nourriture importée, paradoxe cruel de la modernisation de l'Arctique.

Siku mange en babillant, mélangeant le groenlandais et le danois comme le font tous les enfants de sa génération. Elle raconte une histoire qu'elle a inventée sur un pingouin qui voulait devenir baleine - il n'y a pas de pingouins au Groenland, mais les dessins animés danois que diffuse la télévision locale en sont remplis.

— *Anaana*, pourquoi papa n'est plus là ?

La question surgit sans préavis, comme souvent chez les enfants. Aputsiaq pose sa cuillère, cherche les mots. Elle a déjà expliqué, mais Siku pose cette question environ une fois par mois, comme si elle testait la constance de la réponse.

— Papa est parti au pays des ancêtres. Il veille sur nous depuis les aurores boréales.

— Mais je voudrais qu'il revienne. Nukka a un papa, elle.

Nukka, la fille des voisins, a le même âge que Siku, mais une famille intacte, un père qui travaille au port et ramène régulièrement du poisson frais.

— Moi aussi, j'aurais voulu qu'il reste. Mais parfois, les choses ne se passent pas comme on veut. C'est pour ça qu'on doit être fortes, toi et moi.

Siku hoche la tête avec ce sérieux particulier des enfants qui grandissent trop vite.

En fin d'après-midi, alors que la lumière arctique prend cette teinte dorée